

Ariane Perdiga

Charles



?

BoD Editions

Sommaire

PREMIERE PARTIE

chapitre 1
chapitre 2
chapitre 3
chapitre 4
chapitre 5
chapitre 6
chapitre 7
chapitre 8
chapitre 9
chapitre 10
chapitre 11
chapitre 12
chapitre 13
chapitre 14
chapitre 15
chapitre 16
chapitre 17
chapitre 18
chapitre 19
chapitre 20
chapitre 21
chapitre 22

DEUXIEME PARTIE

chapitre 23
chapitre 24

chapitre 25
chapitre 26
chapitre 27
chapitre 28
chapitre 29
chapitre 30
chapitre 31
chapitre 32
chapitre 33
chapitre 34
chapitre 35
chapitre 36
chapitre 37
chapitre 38
chapitre 39
chapitre 40

TROISIEME PARTIE

chapitre 42
chapitre 43
chapitre 44
chapitre 45
chapitre 46
chapitre 47
chapitre 48
chapitre 49
chapitre 50
chapitre 53
chapitre 54
chapitre 55
chapitre 56
chapitre 58
chapitre 59
chapitre 60
chapitre 61

PREMIERE PARTIE

La vie complexe de Charles

1

Charles buvait son chocolat au lait à petites gorgées, les paupières lourdes et l'esprit encore englué dans un demi-sommeil. Tatie Virginie, assise en face de lui, petite, menue, droite et tonique dans sa robe de chambre ivoire, le considérait en grignotant un morceau de croissant. Elle avait les yeux vifs, aussi noirs que ses cheveux courts aux mèches souples et douces. Comme chaque matin, elle tâchait de stimuler l'éveil des fonctions cognitives de son petit neveu en lui faisant part de ses observations.

- Tu es certainement le fils de ton père, disait-elle. Vous êtes aussi lents l'un que l'autre à émerger, au réveil.

Charles n'avait de toutes façons jamais conçu le moindre doute au sujet de sa filiation, puisque même lorsqu'il remontait le cours de ses plus lointains souvenirs, il lui semblait que tout individu ayant croisé sa route lui avait notifié d'un air navré qu'il était le « portrait craché » de son père. Il se décrivait lui-même comme un type de taille supérieure à la moyenne, mince mais doté déjà d'un ventre grassouillet, voûté (à trente ans seulement !) et porté par de longues jambes toutes raides. Une silhouette de marabout, en somme. Il avait en outre des cheveux blonds bourrés d'épis terriblement rebelles, un grand nez en banane, un visage tout en longueur lui aussi de forme concave et de grands yeux bleu pâle si parfaitement ronds qu'ils donnaient l'impression d'être en permanence écarquillés par la surprise ou la crainte. Il se consolait en pensant que son père – qui avait, lui, tout de même, des yeux d'une forme nettement plus classique – était malgré tout parvenu à séduire sa mère, fait qui tendait à prouver

qu'il pourrait, lui aussi, un jour, plaire à une femme qui ne fût point démesurément esthète et qui se résignât à avoir un mari de second choix.

La grande différence entre vous deux, reprit Tatie Virginie entre deux gorgées de café, c'est que lui, une fois réveillé, il a un esprit vif dans un corps tonique.

Charles devait aussi convenir de cette assertion. C'était peut-être grâce à ces deux qualités que son père était séduisant. Notamment aux yeux de sa mère, qui avait elle aussi une certaine énergie physique mais dont les capacités intellectuelles n'avaient jamais ébloui personne.

Comme chaque matin aussi, Tatie Virginie semblait suivre sans difficulté le cours des pensées de Charles : elle lui demanda brutalement s'il allait se décider à « fréquenter une jeune fille ». Charles, qui avait terminé son petit-déjeuner, lui jeta un regard sombre en guise de réponse, se leva en repoussant bruyamment sa chaise et battit en retraite vers le hall d'entrée de la grande maison bourgeoise où l'attendaient, bien en ordre, ses souliers impeccablement cirés, son cartable en cuir foncé et son ample imperméable gris. Mais Tatie l'avait suivi, et, une main dans une poche de sa robe de chambre, l'autre tenant un nouveau morceau de croissant, elle semblait ricaner en le regardant ranger soigneusement ses chaussons sous le porte-manteau de fer forgé, et s'emmitoufler dans sa longue écharpe rouge.

- Au fait, Charlot, dit-elle (il avait par-dessus tout horreur qu'elle l'appelle ainsi, et elle le savait), on est déjà le 4 janvier, et tu ne m'as toujours pas payé mon loyer.

- Mais je n'ai pas non plus touché mon salaire, répondit piteusement Charles en enfilant des gants en cuir fourré bien épais. Promis, Tatie, dès qu'il sera versé, je...

- Mon vieux Charlot, si tu attends sans rien dire que ton directeur se rappelle que tu as besoin d'argent pour vivre - tout comme moi- tu crèveras de faim sur le paillason de ta boîte. Tu les connais aussi bien que moi, tes chefs.

- Je sais... Je comptais justement envoyer un mail pour signaler...

- Pas de mail! Ce n'est pas aujourd'hui, la réunion bimensuelle de ton département? Et bien profite-en pour demander ton dû les yeux dans les yeux.

- Mais Tatie, répondit Charles, tourmenté, c'est une réunion scientifique, ça n'a rien à voir... Les gens qui sont là sont des chercheurs, ça ne les concerne pas... C'est ceux de Paris qui s'occupent des salaires...

- Alors téléphone à Paris.

- Cela dit, ça se fera tout seul...Je peux attendre encore un peu, je ne suis pas à deux jours près...

- Moi oui.

- Bon, Tatie, je verrai si j'ai le temps...

- Et moi je vais te coller une amende pour retard de paiement. Allez ! Disparais!

- D'accord, je m'en vais, assura Charles, soulagé. A ce soir, Tatie !

Charles embrassa la joue mate et finement ridée de Tatie Virginie, ouvrit la lourde porte d'entrée, jeta un coup d'œil soupçonneux au ciel encore sombre, et s'élança dans la froidure hivernale. Tatie ferma la porte à clef, rajusta la ceinture de sa robe de chambre douillette et retourna à son café, dans sa cuisine bien chauffée.

2

Charles avait eu une enfance qui, pour tout autre que lui, eût semblé facile et même heureuse. Ce n'étaient que son anxiété native permanente et son pessimisme résistant à tous les faits et signes positifs qui lui donnèrent le sentiment de ne faire que survivre péniblement, embourbé dans un marécage incompréhensible et désolant. Et ce dès qu'il eut conscience de l'existence d'un monde extérieur à sa petite personne blanche et chétive, déplumée, ornée de deux énormes yeux ronds et bleus et d'une bouche édentée déjà crispée par l'angoisse et les contrariétés.

Charles était le deuxième enfant de Léon et Priscille Stuc, qui en avaient trois. Il avait donc été placé dès sa naissance dans une position généralement considérée comme peu enviable. L'aîné, Côme, faisait l'admiration de ses parents : il était l'éclaireur, qui découvrait le monde le premier et progressait rapidement physiquement et intellectuellement, sous leurs yeux intéressés par la nouveauté que représentait pour eux l'évolution d'un petit *Homo sapiens sapiens*. Et ils étaient satisfaits des résultats observés. Le troisième enfant, Guillemette, était non seulement une fille, donc forcément câline, fine et charmante, mais en plus le « bébé adoré » de la famille, statut qu'elle conserva jusqu'à l'âge de trente ans environ, alors qu'elle était elle-même mère de deux petits poux teigneux. Placé entre ces deux rayons de soleil de la famille Stuc, Charles, qui ne présentait aucun intérêt particulier, était perdu. Il n'avait plus rien à découvrir, Côme lui ayant largement déblayé la voie. Ses parents n'avaient qu'une curiosité mitigée pour les progrès de son évolution, car ils ne pensaient pas pouvoir observer quoi que ce fût de vraiment nouveau : Côme leur avait tout

appris. Et Charles était beaucoup moins attendrissant que Guillemette, si petite, potelée, gazouillante et mignonne.

Charles grandit donc dans une sorte d'indifférence bienveillante jusqu'à l'âge de six ans. Puis son tempérament atypique, qui prit en quelques mois de nouvelles dimensions, étonna ses parents. Ceux-ci accordèrent enfin un brin d'intérêt à cet enfant miteux, mais inquiet et légèrement agacé. Ils l'emmenèrent consulter un pédopsychologue. Ce brave homme lui fit faire toutes sortes de dessins et de jeux, lui fit raconter des histoires qu'il lui demandait d'inventer sur le champ, le fit parler longuement de sa vie privée (sa famille, ses jouets, sa chambre) et publique (l'école, les amis, les maîtresses). Et conclut de tout cela que bien entendu, le jeune sujet avait une tendance accusée à l'anxiété généralisée, à l'hypocondrie et à la dépression chronique. Mais que par ailleurs il évoluait dans un environnement favorable, si bien que ces petits soucis infantiles se tasseraient spontanément avec le temps et l'acquisition de la maturité. C'était sans doute la plus grosse erreur de pronostic de toute la carrière de ce psychologue. Mais, si elle pesa de manière déplorable sur la vie de Charles, elle rassura pleinement ses parents, qui dès lors ne le considérèrent plus que comme un enfant difficile et peu enthousiasmant car légèrement défaillant. Et ils concentrèrent leur attention sur les deux autres, qui faisaient leur fierté, notamment à la sortie de l'école – puis du collège, du lycée, et enfin des cours d'enseignement supérieur – où ils comparaient à voix haute leurs résultats avec ceux de leurs copains, en faisant preuve d'une modestie modérée.

Que dire des parents de Charles ? Léon était issu d'une famille versaillaise bourgeoise, et avait suivi le parcours attendu du fils unique d'un notaire et d'une fille de notaire – qui avait apporté en dot l'étude paternelle. Il était devenu notaire. Priscille, lorsqu'elle rencontra Léon, à l'occasion d'une soirée à visées matrimoniales organisée par des

mères officieusement entremetteuses, avait déjà perdu ses deux parents, et vivait avec ses frères et sœurs chez son parrain, un gentleman-trader à la retraite qui se distrayait en malmenant ses protégés. Sa vie n'était qu'une longue suite de baffes dans la gueule et elle se parfumait avec « Ode à la Joie ». Lorsque Léon, qui l'avait plusieurs fois faite inviter à déjeuner ou à dîner chez ses parents, leur annonça qu'il comptait l'épouser, la réaction de Monsieur Léon père fut immédiate : il haussa les sourcils, laissa tomber *Le Figaro* sur ses genoux et, frappé de stupeur, demanda à son fils : « Mais qu'est-ce que tu lui trouves ? ». Léon fils, qui n'était point sot, comprit la pensée de son père et répondit aussitôt : « Certes, Priscille a beaucoup de défauts, mais elle a aussi beaucoup d'argent. » Cela mit fin aux interrogations des parents, et le mariage fut conclu.

Deux beaux enfants naquirent donc de cette union, ainsi qu'un troisième franchement décevant – c'était du moins le point de vue de leurs géniteurs et de leur grand-père. Monsieur Léon père n'hésitait pas d'ailleurs à affirmer à qui voulait l'entendre « qu'il y avait eu à un moment ou à un autre un raté, et que deux hypothèses étaient à retenir : soit on avait échangé le bébé à la clinique, soit Priscille avait fauté dans une botte de foin. » La première fois qu'il énonça ces théories devant sa belle-fille, celle-ci leva successivement sur lui, son mari et les amis présents (qui souriaient d'un air un peu gêné) des yeux bleu ciel agrandis par la surprise. « Pourquoi dans une botte de foin ? » demanda-t-elle à Monsieur Léon père avec une nuance d'inquiétude dans la voix, car réellement elle ne comprenait pas cette dernière assertion. « Parce que, répondit Léon père, vous avez trop de respect pour la chose conjugale pour le faire dans votre lit ou celui d'un autre homme, et que vous êtes évidemment trop bien élevée pour songer un instant à aller à l'hôtel. Et comme vous passez vos vacances d'été à la campagne, la botte de foin s'impose. » La jeune femme suivit ce raisonnement d'un air concentré, et

lorsqu'elle fut bien certaine de l'avoir saisi, son visage s'éclaira d'un doux sourire, elle souffla un « Ah, bon ! » satisfait et elle reporta son attention sur les jeux de ses enfants.

L'épouse de Léon père, touchée très tôt par la maladie d'Alzheimer, et ayant atteint rapidement un stade avancé de dégénérescence cérébrale, se souciait peu que l'un de ses petitsenfants déçoive deux générations de mâles Stuc ; de toutes façons elle ne reconnaissait plus les membres de sa famille. La vieille dame n'avait qu'une préoccupation : se préparer à accueillir une de ses amies, morte huit ans auparavant, qui devait venir la chercher pour faire une partie de tennis.

Cet affreux Charles, dès sa naissance, manifesta de très grands besoins affectifs. Il s'attacha plus encore que ne le font habituellement les enfants à ce qui constituait son « doudou ». Le doudou en question était un petit chien en peluche roux, au corps tout mou et aux longues oreilles pendantes. Au fil des années, il acquit l'aspect et l'odeur caractéristiques d'un doudou usagé, et n'en devint que plus cher à son propriétaire, car il était devenu réellement unique. C'était d'ailleurs certainement le seul chien roux à avoir des cheveux en laine noire – maladroitement cousus par Priscille, qui avait ainsi soigné une fracture frontale ouverte – un nœud doré au bout d'une oreille – cadeau impromptu de la grand-mère paternelle, pour se faire pardonner d'avoir jeté dans un mouvement de déception le doudou par la fenêtre après lui avoir déchiré le ventre, pour regarder à tout hasard si de l'argent n'y était pas caché – et une belle cicatrice ventrale en laine rouge ainsi qu'une pièce de tissu fleuri pour masquer une ouverture très large consécutive à l'aventure précédente. Il avait aussi un pelage sale, poisseux et râpé, et une odeur infecte, entêtante et reconnaissable entre toutes. Un jour, Priscille avait lavé le chien à la machine – profitant sournoisement de ce que Charles était occupé à habiller et nourrir ses autres

peluches – et le doudou en était ressorti tout propre et quasiment présentable. Charles avait été sidéré que sa propre mère lui tende avec un sourire effroyablement innocent et même satisfait, son plus fidèle compagnon ainsi défiguré. Il était donc aussi incompris qu’il l’avait toujours soupçonné ! Il eut beau tourner et retourner le chien, le humer et même le goûter (avec précaution, car d’une manière générale Charles mangeait peu et uniquement des nourritures choisies) il ne le reconnaissait plus ni à la vue, ni à l’odeur ni au toucher, ni même au goût. Il eut alors une véritable et interminable crise de panique, qui se traduisit par des pleurs, des hurlements et des convulsions. Il avait perdu l’un de ses principaux repères, et de plus il était maintenant certain d’être un étranger aux yeux de tous dans le monde où il devait vivre. Fort heureusement, au cours de cette crise, il trempa le chien de larmes, le fit traîner dans la poussière, puis dans la terre d’un bac à figus et sur le plan de travail où Priscille avait commencé à préparer le dîner, si bien que le doudou, lorsque Charles fut enfin calmé, avait retrouvé des traits plus acceptables. Et il fut bien convenu que plus jamais il ne serait lavé par quiconque, ni même touché par une autre personne que l’enfant. Dans la foulée, Charles voulut qu’on lui donnât un prénom – il avait réalisé toute l’importance de ce personnage pour lui, et voulait attester sa personnalité unique en le dotant d’un nom bien à lui. Priscille réfléchit longuement et profondément, et proposa finalement « Et si on l’appelait Didi ? ». Presque au même moment, Léon posa sur la table le numéro du *Figaro* qu’il venait d’achever et dit en souriant « Quand on voit ce que ce chien peut provoquer... Une véritable crise d’enfant possédé...La gamine de « l’Exorciste » paraît toute calme, par rapport à Charles. On devrait plutôt l’appeler Satan. Lucifer. Belzébuth. Non, allez, Satanas, c’est plus enfantin. Ou El Diablo. Qu’est-ce que tu en penses, Charles ? ». Les sonorités des derniers mots avaient plu à l’enfant, qui, ôtant

le pouce de sa bouche, aussitôt murmura : « Oui, Satanas El Diablo ! ». Ainsi fut nommé le chien roux reprisé.

Charles demeura un garçon solitaire. La distance qui s'était installée dans sa toute petite enfance entre ses parents, ses frère et sœur et lui ne fit que s'accroître avec le temps, car en grandissant il acquérait une personnalité radicalement différente de celle des membres de sa famille, qui lui devenaient de plus en plus étrangers. Il était atypique et incompris chez les Stuc. Il avait peu de copains, et aucun véritable ami. Aussi le chien roux lui tint-il lieu de meilleur ami et de confident, et ce rôle se développa au fil des années. Charles avait pris très tôt l'habitude de lui parler, de lui raconter ses petites joies et ses grands problèmes, et il inventait les réponses et les réactions de Satanas. Ce comportement devint si machinal chez lui, que même lorsqu'il fut en âge de se séparer physiquement de son doudou – et de le ranger précieusement dans un tiroir de sa commode, après l'avoir enveloppé dans une petite couverture de poupée – il continua, instinctivement, lorsque consciemment ou non il en ressentait le besoin, à dialoguer avec son chien. Peu à peu Satanas perdit son aspect de peluche, et, sans rien lui ôter de ses attributs, Charles lui conféra intérieurement une apparence de plus en plus vivante. Enfin, ce personnage singulier fit partie intégrante de l'univers mental du jeune garçon.

3

La réunion scientifique du Centre de Valorisation des Denrées Alimentaires avait effectivement lieu ce jour-là, et Charles détestait particulièrement ces séances. D'abord parce qu'il abhorrait parler devant une assemblée de plus de deux personnes. Ensuite parce que d'une manière générale, il n'en ressortait rien de constructif - en tout cas pour lui. Et enfin parce qu'il lui était fort pénible nerveusement de rester plusieurs heures d'affilée assis sur une chaise.

Le département de recherche scientifique du CVDA comprenait cinq chercheurs, un thésard, trois techniciens et une secrétaire. Charles y avait été engagé dès la fin de sa thèse de doctorat de biologie appliquée à l'agro-alimentaire, c'est-à-dire huit mois auparavant, en tant que chef de projet - titre flatteur mais sommes toutes assez peu significatif puisqu'il était seul à travailler sur ledit projet.

Un hasard, dont il ne savait plus s'il fallait le considérer comme heureux ou malheureux, avait voulu que ce département occupât de vastes locaux situés à quelques centaines de mètres de la grande maison de Tatie Virginie, dans la banlieue du Mans. Tatie Virginie était une tante de Priscille. Les parents de Charles l'avaient fortement incité à accepter le poste de chercheur, et avaient combiné avec leur tante un arrangement selon lequel Charles logerait, prendrait ses repas et serait blanchi chez elle en échange d'un loyer modique et de quelques services dont la nature n'était pas encore précisée à l'instant du « tope-là ».

Il n'était pas rare que Charles eût, tandis qu'il retapissait une chambre, repeignait des volets, ponçait et cirait un

plancher ou déplaçait des prises électriques, l'agaçante impression de s'être fait rouler.

Cependant, Charles avait trouvé une compensation infiniment précieuse à ces désagréments : il adorait Tatie Virginie, et ellemême s'était beaucoup attachée à lui. Il avait petit à petit appris à la connaître intimement, et tout ce qu'il découvrait de sa personnalité le charmait ou l'enthousiasmait. Certes, elle l'impressionnait beaucoup, car il estimait qu'elle avait tous les traits de caractère qui font les grandes héroïnes - et il l'admirait d'autant plus qu'il se sentait minuscule à ses côtés. Mais il se sentait lui-même aimé et compris, avec une grande indulgence. Il lui donna toute l'affection et la tendresse qu'il n'avait pu offrir aux autres membres de sa famille.

Charles prit le temps d'échanger quelques banalités avec Catherine, la très jolie secrétaire, rondelette et pimpante, dont le bureau ouvert se trouvait juste à côté de la porte d'entrée du CVDA:

- Salut Catherine ! s'écria-t-il d'une voix sonore, avec une aisance mal feinte. Quel froid, hein ? Tout est verglacé, dehors ! On se demande comment on fait pour supporter des températures pareilles. A la longue, ça doit bien avoir un impact sur l'organisme ! C'est mauvais, ça, c'est mauvais...

- Tu crois ? répondit la jeune fille en souriant de ses lèvres roses. Pense à ce que vivent les Eskimos !

- Tu veux dire les Inuits ?

- Ah ?

- Oui, ils ont rejeté le nom « eskimo », car il est dévalorisant. Il signifie « mangeur de viande crue ».

- Ah ! Ou alors, il faut penser aux Lapons.

- Tu parles des Saamis ?

- Sûrement !

- Oui, ils ne veulent plus qu'on les appelle « Lapons », car ça veut dire « vêtus de haillons ».

- Bon ! En tout cas, tous ces gens-là ont bien plus froid que nous, et ils tiennent le coup.

- On n'en sait rien. Ils sont peut-être tous morts.

- On le saurait, quand même !

- Non. Pas s'ils sont tous morts en même temps pendant la dernière vague de froid sans plus personne pour témoigner. Même si c'est vrai qu'ils ne sont plus coupés du monde comme avant.

- Tu as des idées un peu bizarres, mais c'est dingue, tout ce que tu connais ! s'écria Catherine, très admirative. Je n'en reviens pas !

- En tout cas, dit Charles en rougissant et se balançant d'un pied sur l'autre, il fait drôlement froid, et tu devrais faire attention ! Bon, à tout-à-l'heure, Catherine !

La jeune fille lui fit un petit signe de la main, et le suivit du regard tout en arrangeant sa queue de cheval châtain, bouclée et brillante.

Charles se dirigea de son pas d'échassier nerveux dans le dédale de couloirs où flottaient des odeurs de produits chimiques, vers la salle de réunion. A côté de lui trottaient Satanas El Diablo, la gueule ouverte en un sourire goguenard. Son haleine était répugnante.

- Tu penses arrêter un jour de lui raconter ce genre de trucs idiots ? demanda le clébard à Charles, en lui jetant un coup d'œil jaune et luisant.

- Quels trucs idiots ? rétorqua froidement Charles en continuant de marcher, sans regarder son compagnon roux, sale et pelé.

- Des choses qui vont finir par te faire passer pour un type pédant et cinglé à la fois.

- Ecoute, Satanas, dit Charles en stoppant net, l'air vexé. Je suis plutôt timide, tu le sais.

Le chien s'arrêta aussi, s'assit et lorgna coquettement vers le ruban doré accroché au bout d'une de ses oreilles. Puis il approuva :

- Maladivement timide, tu veux dire !

- Timide. Alors comme tous les timides, j'ai deux solutions : soit je n'ouvre pas la bouche, soit je pars dans une fuite en avant et je parle de la première chose qui me vient à l'esprit sans m'arrêter. Aujourd'hui, c'était la deuxième option. Et moi, au moins, dans ce cas là, je ne raconte pas des âneries. Tout ce que j'ai dit est vrai, et intéressant. D'ailleurs Catherine n'y est pas totalement indifférente, mon vieux. A chaque fois elle me fait comprendre qu'elle est étonnée par tout ce que je lui raconte.

- Il y a de quoi !

- Je veux dire qu'elle est étonnée par tout ce que je connais, crétin ! C'est positif, ça, non ?

A bout de souffle, Charles se tut et considéra le chien d'un air surpris. Il demanda soudain, soupçonneux :

- Et pourquoi tu as les cheveux complètement ébouriffés, toi ?

- Hé ! s'écria Satanas El Diablo, tout joyeux. Moi aussi, je cours la gueuse ! T'as qu'à regarder tes cheveux à toi. T'as pas arrêté de te passer la main dedans, pendant que tu parlais... Un vrai porc-épic électrisé !

- De toutes façons, tu connais ma devise : « Pas de femme, pas d'enfants, pas d'embêtements ! »

- Bien dit !

- Abruti. La gueuse ! répéta Charles d'un air outré en haussant nerveusement les épaules. Andouille ! La gueuse !

Et Charles reprit sa marche, laissant le chien derrière lui.

Juste avant d'entrer dans la salle de réunion, il aplatit vaguement ses cheveux en bataille en se tapotant le crâne. Lorsqu'il pénétra dans la grande pièce toute blanche, les autres chercheurs étaient déjà installés sous les néons autour de la table ovale: le directeur du département, un chercheur chef de projet et son thésard, et deux chercheurs co-chefs de projet.

Auberture, le directeur au physique long et austère, attendit que Charles se fût assis et eût posé sur la table une fine chemise qui ne devait contenir qu'un ou deux feuillets, et ouvrit la séance.

- Bien, commença-t-il le regard posé sur son dossier à lui, vous savez que j'ai pu rencontrer notre Directeur à Paris hier.

Un silence et une immobilité parfaits règnaient dans la pièce. Auberture, les yeux toujours sur ses papiers, exhala un long soupir avant de poursuivre, d'un ton las:

- Comme chaque année, Monsieur le Directeur m'a confirmé que le département scientifique d'une entreprise comme la nôtre n'était qu'un gouffre financier qui ne rapportait au mieux que des clopinettes, que ce soit à court ou à moyen terme. Il m'a assuré avoir étudié à fond le dossier que nous avons constitué ensemble, mais malgré la pertinence de nos demandes, et étant donné la conjoncture actuelle - vous savez que le CVDA a énormément investi dans tous les autres départements ces derniers mois - notre budget ne sera pas augmenté cette année.

- Et Vagace (c'était le Président Directeur Général du CVDA) a donné des indications sur la répartition du pognon entre nos différents sujets? demanda tranquillement Malandrin, le chercheur qui avait hérité du thésard, nommé Franck.

- Non. Il nous laisse décider de cela nous-même. A ce propos, j'ai reçu aujourd'hui le programme officiel pour la nouvelle année, et je le ferai circuler, pour que vous puissiez y voir vous-même un élément remarquable. A la page « recherche scientifique », nous avons un tableau à deux colonnes. Dans la première, nos sujets de recherche. Dans la seconde, le budget qui est alloué à chacun d'eux. Si vous observez bien, vous constaterez que la deuxième colonne ne comporte que des zéros.

- C'est une manière gracieuse, dit Malandrin de nous dire qu'à leurs yeux nos projets respectifs ont tous la même

valeur : nada. Bon, en tout cas, Franck et moi on va beaucoup, mais alors beaucoup dépenser cette année.

- Vous dépenserez ce que vous aurez. En ce qui vous concerne, Franck, vous devriez commencer à rédiger votre thèse dans quelques mois, et ça, ça ne coûte rien. On reparlera de tout ça dans quinze jours. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons passer à la présentation des travaux.

Cette phase de la réunion était celle que Charles détestait le plus. Chaque chercheur devait, à l'aide de documents et d'un rétroprojecteur, expliquer aux autres le travail qu'il avait effectué les quinze jours précédents, les conclusions qu'il avait éventuellement pu en tirer, et ce qu'il se proposait de faire au cours des quinze jours à venir. Les auditeurs étaient supposés critiquer de manière constructive chaque exposé, de façon à ce que les lumières issues des fusions, confrontations et combinaisons des pensées élaborées par ces six puissants cerveaux contribuent à améliorer spectaculairement la qualité et la quantité du travail produit par chacun. Le problème était que d'une manière générale, en quinze jours, chaque chercheur faisait peu de progrès, que son exposé ne présentait donc que peu d'intérêt pour les autres, qui du reste connaissaient déjà le sujet par cœur, et qui s'ennuyaient donc à périr en regardant des tableaux de chiffres et des courbes qui n'avaient la plupart du temps rien que de très prévisible. Une autre circonstance, essentielle, diminuait de beaucoup l'intérêt de ces mises à jour: chaque projet devait aboutir au dépôt d'un brevet. Or, à long ou très long terme, le brevet induisait en principe des gains financiers considérables pour le CVDA, et des gains quasiment décents pour le chercheur-inventeur. Les travaux de recherche étaient donc hautement confidentiels. Chaque chercheur s'évertuait de ce fait à limiter autant qu'il le pouvait la quantité d'informations que contenait son

exposé. Certains étaient même soupçonnés de se laisser aller à truquer leurs résultats.

On comprendra donc que lorsque débutait cette partie de la réunion, chacun se calât le moins inconfortablement possible sur sa chaise en plastique moulé, pour se laisser doucement glisser dans ses rêveries, et que Lenours, le plus âgé des chercheurs, débranchât son sonotone.

La dernière partie de la réunion était consacrée aux questions pratiques liées au fonctionnement général du service. C'était l'occasion de réclamer un radiateur électrique supplémentaire (Lenours avait même obtenu une chaufferette l'hiver précédent), une deuxième machine à café qui servirait plutôt une large variété de thés et de biscuits, ou une imprimante de qualité supérieure, afin d'obtenir en douce des photos de vacances avec une meilleure résolution.

Ce jour-là, Auberture avait une nouvelle d'importance à communiquer. Il fit du regard le tour des visages paisibles et vaguement ennuyés de ses collègues, croisa ses longues mains soignées sur la table et fixa un point sur le mur blanc qui lui faisait face.

- Messieurs, dit-il sur un ton désolé, vous savez que la mode actuelle veut que nous nous ouvrons au reste de l'Europe.

Lenours et son co-chef de projet, Valentin, se raidirent subitement sur leur chaise, inquiets. Ils bredouillaient à grand peine sept ou huit mots d'anglais à eux deux.

- Bien. Notre Directeur a reçu, à Paris, une demande émanant de l'Université Scientifique de Copenhague, qui souhaite, au nom de l'harmonie régnant entre nos deux pays, que nous accueillions une stagiaire pendant un an .

- Et pour quoi faire? s'enquit Malandrin avec à-propos.

- C'est là le problème. C'est à nous de lui fournir un sujet. J'ai son CV sous les yeux...

- Elle est jeune? coupa Malandrin.

- Elle est chercheur en enzymologie appliquée à...
- Il y a une photo?
- S'il-vous-plaît, Malandrin ! Bien. Heuh... Ah, oui ! Elle a déjà travaillé aux Etats-U...
- Je ne vois pas l'intérêt d'un tel projet, constata Valentin d'un ton rogne en grattant son menton proéminent. C'est tout simplement ridicule.
- Vagace veut se faire mousser, appuya Malandrin, et c'est tout. Il a dû faire tout un discours sur les échanges de méthodes de travail, les échanges d'idées et de procédés. C'est peut-être bon pour l'image du CVDA, mais nous, ça nous fout dans le pétrin. N'oublions pas qui nous sommes ! Peut-être pas la structure de recherche la plus défavorisée d'Europe, mais enfin pas loin. Les trois kopecks qu'on a, on ne va pas les dépenser pour un projet-prétexte. Et notre temps non plus. On a du boulot sérieux, nous.
- Et vous verrez, dit Valentin, que si on lui fait faire des choses utiles comme de la vaisselle ou de la manutention, elle ira se plaindre, cette mètèque.
- Mètèque, c'est bien le mot ! exulta Malandrin. Eh, Lenours, si vous êtes rebranché et si vous avez entendu, vous nous direz que vous êtes d'accord avec nous ?
- J'aurais plutôt dit allogène, dit Lenours en inclinant sa minuscule tête toute ridée sur le côté. En tout cas, c'est une idée absurde de la faire venir ici, c'est indubitable.
- Ouais, ben si on commence à pinailler sur les mots... Moi je dis ce que je pense, et je dis carrément que cette fille n'est ...
- Bon, coupa Auberture qui craignait de ne plus parfaitement contrôler la discussion, je vais afficher le CV sur le panneau du secrétariat. Vous le lisez, vous réfléchissez, et vous venez me voir quand vous avez une idée de sujet pour l'occuper. Bien entendu, pas question de dépenser un centime pour elle. Là-dessus, la réunion est terminée. Bon travail, Messieurs.

Et tout le monde se précipita vers la machine à café.

Seul Auberture gagna directement son bureau, laissant glisser un regard morose sur les posters ornant les murs des couloirs qu'il empruntait.

Le département scientifique du CVDA occupait un très vaste bâtiment sans étage, dépourvu de fenêtres pour des raisons de sécurité - il fallait limiter le plus possible les risques de pénétration par effraction. Les murs des dédales de couloirs et de toutes les pièces avaient été peints initialement en blanc, mais la couleur avait viré au jaune sale et commençait à s'écailler. Le sol était partout couvert d'un triste revêtement gris non inflammable et résistant à la plupart des produits chimiques corrosifs. Outre la salle de réunion, un petit amphitéâtre jamais utilisé, les bureaux et une salle de repos, on trouvait dans ces locaux cinq salles de manipulation et une grande halle technique, permettant de faire des expériences à l'échelle semi-industrielle. Les couloirs étaient décorés d'une façon homogène d'affiches illustrant les supports de travail du département. Elles représentaient trois tranches de charcuterie suintante, un poisson mort à l'œil vitreux sur un lit d'algues, un assortiment de viandes rouges qui semblaient avariées ou encore une assiette de soupe verdâtre.

Par contre, chacun avait tenu à personnaliser la décoration des murs de son bureau.

Celui de Lenours était orné d'une multitude de petites peintures à l'acrylique réalisées par son épouse avec beaucoup d'application et aucun talent. Celui de son co-chef de projet, Valentin, était décoré de grands posters encadrés représentant la mer, des phares et des voiliers. Malandrin avait, comme Lenours, une femme artiste : il exposait donc ses œuvres - des bouquets peints à l'aquarelle dans des tons pastels- mais compensait la présence de ces « niaiseries dégueulasses », ainsi qu'il les appelait lui-même, en affichant à côté des agrandissements de planches de «

Garfield » ou du « Chat ». Franck, lui, s'était peu à peu entouré de portraits de babouins, chimpanzés, gorilles, orang-outans, bonobos et singes d'Amérique du Sud. Les trois techniciens partageaient un même bureau. Cossec avait monopolisé toute la surface murale disponible en la couvrant d'affiches représentant diverses vues de Bretagne, portant toutes en grandes lettres rouges le slogan « La Bretagne, ça vous gagne ! ». Petipas avait profité d'un étroit espace laissé libre pour y accrocher une photo familiale sous verre montrant sa mère, sa femme et ses cinq enfants, tous endimanchés, posant devant une maison de campagne sinistre. Pour ne pas passer pour un cœur dur, José, le plus jeune des trois, avait suspendu dans un autre recoin ce qu'il affirmait être une photo de sa femme, prise lors de vacances dans les Alpes. On voyait une personne de dos, emmitouflée dans un énorme anorak dont elle avait relevé la capuche. Catherine avait peu de place à sa disposition. Elle y avait punaisé de petites reproductions des tableaux les plus célèbres de Monet.

Quant à Charles, la décoration de son bureau était pour le moins hétéroclite : on trouvait sur les parois une reproduction en format géant de la première page du pamphlet de Zola « J'accuse ! », l'affiche de « Buffet Froid » de Bertrand Blier, celle de « La Rose Pourpre du Caire » de Woody Allen et celle des « Héros » de Thomas Vinterberg. Il y avait aussi une photo de Théodore Monod marchant dans le désert et un portrait de Louis de Funès voisinant avec celui de Jean Jaurès. Sur son bureau se trouvait une grosse trousse de soins médicaux d'urgence. Cela pouvait toujours être utile. Et si ça ne l'était pas, il était rassurant de la voir là.

4

Charles avait pris l'habitude de déjeuner dans la salle de repos - qui avait plutôt l'aspect d'un entrepôt exigü mal tenu- avec José, le jeune technicien. Pendant ce temps, certains membres du CVDA rentraient chez eux, d'autres se rendaient de concert dans une brasserie distante à peine de cinq-cent mètres. Franck, le thésard, demeurait quant à lui dans son bureau. Il dévorait en quelques minutes un sandwich devant l'écran de son ordinateur, en homme soucieux de ne pas perdre une seconde de son temps - ce qui faisait dire aux membres éminents du département qu'il était un freluquet prétentieux qui finirait bien par s'effondrer physiquement un jour ou l'autre.

José était employé au département de recherche depuis deux ans, et s'y plaisait énormément, car, étant naturellement ouvert et enjoué, et ayant de surcroît le don de s'adapter naturellement au caractère de chacun et d'apprivoiser tous les tempéraments, il était apprécié de tous les chercheurs, qui lui confiaient des tâches intéressantes et gratifiantes, et des deux autres techniciens, qu'il aidait volontiers dès qu'il en avait le temps.

C'était un garçon râblé, dynamique, avec une figure ronde, la peau abîmée par les traces de grosses poussées d'acnée juvénile, de petits yeux vifs, un nez épais et camus, des cheveux foncés courts et frisés.

Il était rapidement devenu l'unique ami et confident de Charles au sein de l'entreprise, et, étant doté, lui, d'une nature insouciante, pragmatique et positive, il s'amusait beaucoup à écouter son ami discourir, en se pressant le ventre et s'ébourriffant les cheveux, sur ses innombrables angoisses, doutes, inquiétudes, remises en question et peurs généralisées.

Ils se retrouvaient donc à midi et demie, lorsque leurs travaux respectifs le leur permettaient, et dégageaient un coin de table et deux tabourets des cartons, livres et objets divers qui les encombraient. José débballait un solide sandwich acheté le matin même dans une boulangerie et posait une canette de coca sur la table. Pendant ce temps, Charles alignait minutieusement le repas complet et équilibré préparé la veille par Tatie Virginie: une salade fraîche dans une boîte tupperware, des oeufs mimosa ou deux tranches de jambon fumé accompagnées de cornichons dans une autre, un petit sandwich de pain complet et de fromage dans du papier aluminium, une compote de fruits ou un flan au caramel, une bouteille d'eau minérale de petit format, des couverts roulés dans une feuille de papier sopalin, et, dans un pilulier doré dont le couvercle était orné d'une rose, un comprimé multivitaminé à croquer. Charles et José consacraient - lorsque le devoir le leur permettait - une heure ou une heure et demie au repas, car, d'après Charles, des études récentes avaient prouvé ce que lui, en homme doué de bon sens, savait de manière innée: un déjeuner pris sur le pouce n'était jamais convenablement digéré, et entraînait au fil des ans un affaiblissement général quoique sournois de l'organisme, menant inévitablement à un décès prématuré.

Ce jour-là, il se trouvait que les deux amis avaient tout leur temps.

- Dis-donc, lança José à brûle-pourpoint, la bouche pleine, ne me dis pas que t'as toujours rien remarqué!

Les joues et les oreilles de Charles virèrent au rouge tomate, et il avala ses carottes rapées de travers. Lorsqu'il eut fini de tousser, il écarquilla ses yeux bleu pâle larmoyants et s'exclama:

- Mais c'est une obsession, ça! Tu n'as pas d'autres sujets de conversation, José? Je ne sais pas, moi... On est ici pour se détendre, pour se relaxer, pour faire une pause. Tu comprends, une pause !

- Bon, OK. Ah, j'ai pensé à toi hier soir, en entendant parler du grand retour de Chevènement sur la scène politique! Il fonde son nouveau parti, là... Vous allez être être deux, alors... Bien partis !

- Attends un peu d'en savoir plus. C'est facile de se moquer quand on ne regarde que les journaux-télé. Ils sont plus nombreux que ce que l'on croit. Et est-ce que tu as lu ses livres, au moins? Ce serait quand même la première chose à faire... Je vais te le répéter combien de fois ? Et de toutes façons, j'ai décidé de rester au PS. Bon, mais pour en terminer une bonne fois pour toutes avec ce que tu disais, là, tu maintiens ton opinion d'il y a trois semaines?

- Mais attends, mon pauvre gars, ça crève les yeux, qu'elle est raide-dingue de toi! T'es vraiment le seul à rien remarquer, hein? Tout le monde en rigole, ici!

- Mais je t'assure, elle et moi, on discute de choses et d'autres, de temps en temps, mais c'est tout...

- Mais d'où tu sors, toi! Depuis que tu es arrivé, elle plane, Catherine! C'est bien simple: elle a vu le Prince Charmant, et elle se crève à lui envoyer tous les signaux possibles pour qu'il prenne l'initiative. Et le Prince, lui, il bouffe ses carottes, tout content d'avoir son manger, ses oellères et sa Tatïe!

Charles regarda son ami d'un air grave, et croisa les jambes.

- José, dit-il, soyons lucides. Personne ne peut me confondre avec un prince charmant. Avec mon allure et ma tronche... Et surtout, mes yeux ! C'est pas croyable, ça ! J'ai les yeux les plus ronds que j'aie jamais vus chez un être humain. Parce que sinon, il y a des poissons et des lémuriens qui...

- Mais justement, s'écria José en se donnant une grande claque sur la cuisse, t'es atypique, original, et à cause de tes yeux t'as toujours l'air étonné. C'est mignon ! Enfin, j' imagine que c'est comme ça qu'elle voit les choses...

Moi, je suis comme toi, hein, je trouve que c'est grotesque. Mais je ne suis pas amoureux de toi.

- Tant mieux, t'es marié.

- Oui, évitons les problèmes. Non, sérieusement : avec ton regard constamment étonné, tu es un vrai Caliméro sorti de son oeuf!

- Faudrait savoir: je suis un Prince Charmant ou un Caliméro?

- Un croisement des deux. Un hybride. Un Caliméro Charmant! C'est ça qui doit l'attendrir!

- N'importe-quoi!

Charles, les yeux brillants, tout rouge et les cheveux hérissés, se trémoussa une seconde sur son tabouret. Son âme était dilatée par un espoir renouvelé. Puis il se figea tout net et considéra d'un œil critique sa boîte tupperware. Il demanda soudain à José, la voix changée :

- Attends une minute, regarde, tu trouves qu'ils ont l'air frais, ces oeufs?

- Ben oui, c'est des oeufs mimosa, quoi.

- T'es sûr? Je trouve qu'ils ont un drôle d'aspect, regarde, là...

- Mais non! Mange, Caliméro Charmant! Attends, je reviens!

José, qui avait terminé son repas depuis longtemps, se rua dans le couloir, un large sourire aux lèvres, tandis que Charles disséquait ses oeufs avec circonspection. Puis, avec un froncement de sourcils, il résolut bravement d'en manger la moitié, mais aussi d'en discuter avec Tatie Virginie dès son retour à la maison.

José réapparut, la mine rayonnante, escorté de Franck.

- Voilà, dit José à Franck en se tournant vers lui d'un air solennel, je ne te retiendrai pas longtemps, mais il faut que tu donnes ton avis à Charles.

Charles fit brutalement pivoter son tabouret pour se tourner vers eux, et, le visage cramoisi, les yeux à fleur de peau, les menaça de sa fourchette pleine de jaune d'oeuf.

- Ah non ! tenta-t-il de couper, avec malgré tout une ombre de sourire en coin. Non ! C'est idiot, Franck ! Ne l'écoute pas ! C'est encore cette sale bête de José avec ses conneries...

Mais José ne se laissa pas interrompre.

- Franck, reprit-il, magistral, dis-nous franchement et définitivement si, oui ou non, Catherine est amoureuse du Monsieur tout rouge et agité que voici?

Franck eut un fin sourire amusé.

- Bien sûr, dit-il en regardant Charles dans les yeux, elle considère que tu es l'homme de sa vie. Et elle est jolie, non?

- C'est pas la question! cria presque Charles qui se contorsionnait sur son tabouret, comme pris de spasmes nerveux, les jambes bizarrement enroulées et formant une sorte de double hélice d'ADN.

- Elle a de super beaux yeux, en tout cas! s'exclama José avec feu, en contenant son hilarité. Des yeux dorés !

- Bon, moi, j'ai donné mon opinion, dit Franck, et je suis sûr de ce que je dis. Je vous laisse, ajouta-t-il en franchissant la porte. Mais Charles, sérieusement, tu devrais y penser...

- Sérieusement, je vois mal comment je pourrais ne pas y penser toute la journée, avec cet animal de José qui m'en parle tout le temps! Tiens, je vais prendre mon cachet ! Ça va me faire du bien.

- Bon, ben moi j'y vais aussi, annonça José, j'ai une centrifugation qui doit être terminée. Mange doucement ta compote, mon ami, ça te calmera et tu éviteras les fausses routes!

Et il disparut dans le couloir. Charles retira l'opercule de son petit pot de compote « pommes-fraises », en flaira le contenu à tout hasard, puis le reposa sur son coin de table et le contempla d'un air dépité. L'énervement lui coupait l'appétit, il sentait son estomac noué. Mais son regard se fit rêveur et un sourire apparut sur ses lèvres.

5

Charles possédait à un degré élevé toutes les caractéristiques devant faire de lui un être malheureux en amour.

Il était profondément affectueux et tendre, doux et généreux. Il était aussi fondamentalement persuadé de ne pouvoir susciter aucun sentiment amoureux : il se trouvait laid, et était certain d'avoir une personnalité à la fois trop fade et trop complexe pour qu'elle puisse plaire à qui que ce soit – sachant que les femmes recherchaient évidemment des hommes solides, charismatiques, rassurants, bref, des hommes suffisamment équilibrés pour les comprendre, les aider et avoir une ligne de pensée bien réglée, cohérente. Mais dotés toutefois d'une ou deux petites failles affectives attendrissantes et appelant le maternage. Ces très discrètes fêlures étant bien entendu masquées en société par une assurance de bon aloi, une discussion intelligente, fine, des idées originales et convaincantes, un humour charmant, et des actions déterminées et courageuses.

Or l'esprit de Charles ressemblait à une pelote de laine avec laquelle un chaton cocaïnomane euphorique eût joué pendant des jours entiers, emmêlant les brins et faisant des nœuds à loisir. C'était un écheveau de peurs, d'interrogations, d'anxiétés, de paradoxes, de contradictions, d'angoisses, de passions, de grands élans idéalistes et de rêves d'absolu s'achoppant à une perception pessimiste de la réalité. A cela s'ajoutaient une timidité et une maladresse surprenantes, qui l'amenaient en général – lorsqu'il osait ne plus se taire et faire un pas en avant – à dire, écrire ou faire exactement l'inverse de ce qu'il souhaitait, et à se placer dans une position qui interdisait définitivement l'apparition d'un lien sentimental quelconque

avec la fille qu'il aimait. C'était d'ailleurs ce qui avait amené Satanas El Diablo à le qualifier « d'amoureux kamikaze ».

Charles avait eu deux grandes amours.

Sa première histoire – pour autant qu'on puisse appeler « histoire » une affaire au cours de laquelle il ne s'était strictement rien passé entre les deux protagonistes – avait été liée au phénomène classique, que beaucoup d'adolescents ou de jeunes gens vivent au moins une fois, qui consiste à parer une bonne fois pour toutes une personne que l'on ne connaît que de vue ou presque de toutes les qualités que l'on souhaiterait trouver chez l'âme sœur, et de ce fait à en tomber éperdument amoureux alors que l'on ne sait pratiquement rien d'elle. C'est absurde, mais très fréquent.

Charles avait fait cette expérience saugrenue à l'université, lors de sa première année d'études de biologie. Dès la première journée de cours, il avait été frappé par la beauté et ce qu'il supposait être la personnalité de Aude, ce au milieu de deux-cent étudiants inconnus. Charles était un élève très motivé, sérieux, travailleur, mais qui souhaitait avant tout ne se faire remarquer de personne, et surtout pas des profs. Il s'était donc assis au milieu de l'amphithéâtre, ce qui lui permettait de bien suivre le cours tout en se cachant dans la foule. Alors que, dans l'idéal, pour être bien certain de tout entendre et de tout voir, il eût fallu être installé au premier rang. Aude, elle, y était assise avec deux ou trois autres étudiants téméraires ou inconscients. Ce simple fait parut d'emblée admirable à Charles : cela prouvait qu'elle aussi devait être passionnée par ses études et très studieuse, tout en possédant une assurance qu'il eût donné beaucoup pour avoir lui-même. Elle ne devait en aucun cas douter de ses capacités, et ce parce que ses années d'études primaires et secondaires avaient dû être riches d'excellents résultats. Aude devait donc être une fille brillante. De plus, lors de la première